

Un peintre à la guerre

■ Samuel

samuel@present.fr

LA GUERRE DE DERAÏN fut longue, d'août 1914 à février 1919 (il fut des troupes d'occupation en Rhénanie). D'abord planton cycliste, il devient conducteur de tracteur dans un régiment d'artillerie lourde, déplaçant les canons sous le feu des combats de la Somme, de Verdun. Récemment, les lettres qu'il écrivit à sa compagne Alice durant la guerre ont été retrouvées à Chambourcy, dans une malle oubliée au grenier. (Leur maison de Chambourcy, dans les Yvelines, doit ouvrir au public en 2018.)

La guerre – la mobilisation, la rupture des habitudes – donne d'abord l'impression à Derain qu'elle est une grande chose, et la peinture une futilité. « Je ne

Verdun, février 1916

« Tu peux aller sans crainte à la campagne, les permissions sont suspendues jusqu'à nouvel ordre, on craint de grandes attaques allemandes, et on fortifie terriblement de tous côtés. J'ai assisté et participé effectivement, j'en suis d'ailleurs fourbu, à des travaux de géants. Nous avons tiré nos pièces dans les champs dans une boue immense – tel que tu ne peux imaginer –, complètement noyés de boue, dans les cheveux, dans la bouche partout. Et la nuit enfin c'est fou, c'est comme des travaux de la Bible. Nous avons été cités à l'ordre de l'armée ce qui est un honneur insigne, mais quelle fatigue la plus continuelle et tout est mouillé, mouillé, c'est une sale vie je t'assure. [...] Dans les villages, de pauvres chiens restent, et des chats sautillent de toit en toit, miaulant. Tout cela est infiniment triste dans cette lumière douce et brumeuse. »

conçois pas avoir pu m'occuper de peinture et de toutes ces babioles jusqu'à présent, je ne pense qu'à la guerre [...]. La perspective de la mort de tant d'hommes, les femmes avec leurs yeux rougis de larmes sont plus belles, tout cela donne à la vie, plus de grandeur, plus de noblesse, on se sent enfin plus heureux d'assister à une épopée et d'y participer. » (Août 1914.) La vie de caserne, où Derain prendra en grippe également, d'une part, la vulgarité ou la bourgeoisie des hommes du rang et, d'autre part, la morgue des officiers, lui fera changer d'avis : il retrouvera les sentiments de ses quatre années de service militaire (1902-1905), quand il écrivait à Vlaminck : « je suis dans une chambre définitive au milieu d'un tas de

cons qui m'écœurent tous ». La réalité du front achèvera de le convaincre que la guerre n'est pas supérieure à la peinture.

Dès septembre 1914 il écrit penser « avec délices au temps prochain j'espère, où je retripoterai mes couleurs ». Ce temps n'arrivera pas vraiment. Il connaîtra l'agacement des paysages qui titillent son âme de paysagiste, dans la Marne il voit « de petites églises avec des sculptures admirables qui me donnent envie de travailler, peut-être que bientôt on en sortira, mais ce n'est pas drôle » (novembre 1915). Tout au plus trouvera-t-il moyen de dessiner et graver à partir de l'automne 1917, souvent en se cachant pour ne pas attirer sur lui l'incompréhension de ses chefs ou pour braver leur interdiction. Quand c'est possible, il loue une chambre chez l'habitant : « Je me suis à peu près débrouillé, j'ai trouvé une petite mansarde très propre où je ne fais que lire, écrire et dessiner, pour le reste je vis dans mon tracteur. » (Avril 1918.) Mais il a le sentiment du temps irrémédiablement perdu, de sa carrière de peintre mise à bas : « Quant à moi, je suis au désespoir maintenant, ne voyant plus rien et n'espérant plus rien que la faillite complète de ma carrière, j'ai de la haine "plein moi" pour tout ce sale monde, on ne peut savoir vraiment quelle est cette force terrible qui pousse le monde entier dans cette bêtise. » (Janvier 1918.)

Un artiste introverti

Comparées aux lettres de son ami Apollinaire (à Lou, à Madeleine), celles de Derain sont singulièrement introverties. La solitude se sent à chaque ligne. Sa mère ? « Pas de lettre de la mère Derain, elle est toujours avec Dieu et la Patrie, mais pas trop avec moi. » (Octobre 1914.) Les copains ? La rupture est marquée entre ceux qui sont mobilisés au front (Derain, Braque, Léger – Apollinaire se porte volontaire), ceux qui sont mobilisés dans des conditions enviables, embusquées (Vlaminck, Cocteau), ceux qui ne sont pas mobilisés (Picasso, Matisse). Derain espère qu'une heureuse conséquence de la guerre sera de débarrasser la France des « métèques » et du cubisme. Il fait le parallèle entre cette école picturale et le bombardement de Reims : « Et la cathédrale de Reims c'est un drame étonnant, une jalousie féroce,

L'ami Apollinaire

« Donne-moi des nouvelles de Tirésias et de ses mamelles », demande Derain à Alice le 11 juin 1917 : la pièce d'Apollinaire sera créée le 24 juin. Puis, la pièce ayant fait scandale comme nous le rappelait François Le-comte récemment (*Présent* du 9 septembre), Derain réprobat la prise de position des « cubistes » contre la pièce, cabale peut-être menée par le marchand Léonce Rosenberg qui ne veut pas que ses peintres pâtissent du scandale : « Ecris-moi, l'affaire des cubistes est simplement idiote, ils n'ont qu'à protester par une peinture appropriée. » (4 juillet 1917.) Le 1er décembre 1918, il répond à Alice après avoir appris la mort du poète : « C'est une chose inouïe, car je ne pouvais me l'imaginer, et cela ne fait pas partie du tout de l'idée qu'on avait de lui. » Les amis du poète l'auraient bien vu immortel.

c'est exactement le reflet de l'esprit de tous les types qui venaient faire du cubisme à Paris. » (Septembre 1914.)

Derain n'aura de cesse de trouver une affectation qui lui permette de s'occuper intelligemment. Il est d'abord très critique à l'égard de la section de camouflage (« la camoufle ») créée en février 1915 : « Les camoufleurs vont arriver pour prendre nos canons, quelle bande de crâneurs, c'est toute l'École des Beaux-Arts qui s'est embusquée là-dedans. » (Janvier 1916.) Puis la chose le tente, mais il apprend que ce n'est pas une sinécure : « Pour ce qui est des camoufles, tu sais que ce n'est pas toujours le filon et que parfois c'est plus mauvais qu'ici. » (Septembre 1916.) Ses velléités de changement n'aboutiront pas.

S'il n'aura pas dessiné autant qu'il aurait voulu, Derain aura beaucoup lu pendant la guerre. Il demande à Alice des tas de livres, Horace, Catulle, Aloysius Bertrand, Rimbaud, Gobineau, Shakespeare, des bouquins sur l'astrologie, « une bible en plusieurs morceaux, une bible juive ou catholique, mais pas protestante » (septembre 1917), des livres sur la Kabbale, les religions perses, le coran... Dans sa solitude, Derain tire régulièrement les cartes. Suivant ce qui sort, il en conçoit une inquiétude quant à

la fidélité d'Alice ou un heureux présage de la fin des hostilités.

● André Derain, *Lettres à Alice* (1914-1919), Hazan, 312 pages (avec carte, chronologie, index), 25 euros.

